



CATARINA VITI

LA PUTAIN ITALIENNE

Adieu Amériques

Adieu Amériques

Extrait

Catarina Viti

ISBN : 979-10-310-0681-9

ISSN : 2680-4530

© Catarina Viti – Éditions Les Presses Littéraires, 2019

Un soir, la porte de notre bicoque s'ouvrit dans un grincement de tous les diables et, muettes de stupeur, ma mère et moi assistâmes au spectacle surprenant de mon père se contorsionnant pour s'effacer devant un étrange individu. L'irruption de cette créature chez nous fut comme un coup de tonnerre dans un ciel bleu.

« *Si accomoda !* » s'empressait mon père, cérémonieux.

L'homme tendit sa canne à pommeau, ainsi que son feutre. Mon père les récupéra pour les passer à Mam'. « Prends ça aussi », fit-il, en rajoutant le pardessus du visiteur, alors qu'embarrassée elle s'éclipsait afin de déposer discrètement le tout dans notre chambre.

Le plus étrange dans cette affaire n'était pas tant de voir débouler un inconnu chez nous, que de découvrir le cérémonial déployé par mon père. À croire que nous recevions un prince ! Je connaissais suffisamment la langue italienne pour savoir qu'on peut s'adresser à quelqu'un en le tutoyant ou en le vouvoyant, comme en français, mais que pour signifier le rang supérieur d'un individu, on recourt à la troisième personne du

singulier. Et mon père ne s'adressait au petit homme qu'en lui servant des *lei* à tout bout de champ.

Le visiteur prit place à table, avec des mouvements ralenti qui laissaient deviner que tout son corps le faisait souffrir ; un corps frêle et tordu, paré d'un somptueux vêtement au tissu soyeux.

Mon père houspilla Mam', lui demandant si elle allait attendre encore longtemps avant de dresser le couvert pour Don Alfiero. Alors qu'elle s'exécutait, l'étranger s'intéressa à moi et me demanda, dans le plus raffiné des italiens, si j'étais la fille de Giggino, comme si cela n'était pas une évidence. Il m'examina, variant les angles, plissant les yeux, et, apparemment satisfait, se tourna vers mon père et lui tapota le bras d'un geste presque féminin. Après quoi les deux hommes échangèrent des propos dont j'eus un peu de mal à élucider le sens.

Don Alfiero refusa de toucher au repas que Mam' nous avait préparé. Il n'accepta qu'une tranche de pain et un verre de vin rouge. Et pour accentuer la bizarrerie de la scène, mon père me demanda de courir au jardin y cueillir un petit bouquet de thym, de romarin et de sauge.

Le visiteur récupéra les herbes que je rapportai un instant plus tard, et les déchiqueta au-dessus de son verre de vin. Devant nos mines ébahies, il nous expliqua que c'est ce que faisaient autrefois les Romains ; que ces

aromatiques donnaient au vin des vertus curatives et apaisaient les brûlures qui embrasaient son estomac.

Peu à peu Don Alfiero se fit plus discret, persillant la soirée de propos insignifiants mais divertissants qu'il adressait principalement à Mam'. Et tout se passa plutôt bien, jusqu'à ce qu'elle cherche à savoir dans quelles circonstances mon père et lui s'étaient connus. Don Alfiero ne répondit pas de suite, je le vis même hésiter.

« Je suis l'oncle d'une amie de votre mari, finit-il par déclarer.

— Une amie ? releva Mam'.

— Une amie d'Italie. Mais, moi et ma femme, enchaîna-t-il un peu trop rapidement à mon goût, nous habitons Toulon. Ce serait un vrai plaisir que vous fassiez la connaissance de ma femme. Ah ! une sainte. »

À ce moment, mon père sortit de but en blanc de son mutisme et proposa au visiteur de le raccompagner chez lui — si *lei* n'y voyait pas d'inconvénient — ; il commençait à se faire tard.

Je n'ai jamais bien compris pourquoi Mam' avait accueilli Don Alfiero à bras ouverts. Il m'arrive aujourd'hui encore de m'interroger. Peut-être nous avait-il simplement sorties de la routine des soirées silencieuses et ternes. Avec le recul, j'en suis venue à penser que c'est sa conversation, ses manières nobles et son élégance qui nous avaient charmées. Et c'est

probablement sous l'effet de ce charme que, contrairement à tout bon sens, Mam' ne le mit pas à la porte sur-le-champ.

Le soir de cette première visite, dès que les deux hommes furent partis, nous nous mêmes à jacasser comme des pies. Il fallait d'urgence comparer nos impressions. Avions-nous vu le même personnage ? Quelle étrangeté de ne manger que du pain et d'aromatiser son vin à la mode romaine ! Quel âge pouvait-il avoir ? Il paraissait très vieux. Et ce corps qui le faisait tant souffrir... Et malgré notre répugnance à aborder le sujet, nous dûmes nous résoudre, au bout d'un moment, à évoquer l'énigme qu'il nous avait laissée avant de partir : *de quelle amie de mon père était-il l'oncle ?* Une question que nous abordions à contrecœur, de peur que la réponse ne nous fasse plus trouver le visiteur aussi charmant.

« L'oncle d'une amie de ton père... Ça ne pourrait pas être *elle*, tout de même ?

- Antonietta ? C'est à elle que tu penses ?
- Et à qui d'autre ?
- Si c'était elle, qu'est-ce qu'il viendrait faire chez nous, son oncle ?
- C'est bien ce que je me demande, rumina Mam', songeuse. Qu'est-ce qu'il viendrait foutre ici ?

— Il est pas venu, remarquai-je, c'est Croc Dur qui l'a amené.

— Tu as raison, admit Mam'. Et pourquoi, puisqu'en plus il ne bouffe rien ? »

Mais Don Alfiero avait précisé *amie*. Il n'avait pas utilisé le mot *maîtresse*. Alors, ambiguïté des mots ? Désir de nouveauté ? Toujours est-il que Mam' choisit de faire l'impasse sur ce détail.

*

Quelques soirs plus tard, l'Oncle —nous l'appellerons l'Oncle — revint nous visiter. Tout se passa exactement comme la fois précédente. Mon père ouvrit en grand la porte qui lâcha son interminable grincement, etc. On se leva aussitôt. Mam', pour le débarrasser de sa canne, de son feutre et de son pardessus, moi pour filer au jardin.

« Si vous saviez comme mes mains me font souffrir », gémit l'Oncle en tendant son vestiaire. « Si vous saviez, ma fille, combien mon dos me fait souffrir », geignit-il, en se tortillant pour s'installer sur la chaise.

Le temps que dura cette plainte, je rajoutai une assiette pour la tranche de pain, une serviette et un verre à l'emplacement désormais baptisé “la place de l'Oncle”.

« J'ai mal, tellement mal partout que je ne peux même plus dormir dans un lit. Vous le croirez ? Depuis des

années, je laisse le lit à ma femme. Je dors sur une planche. *Madre mia*, chaque jour me rapproche de Dieu. »

À l'évocation de ce supplice, Mam' fut incapable de retenir un élan de compassion. De mon côté, je ressentis un joyeux picotement d'excitation. Dormir sur une planche, voyez-vous ça ?

« Mais vous vous êtes blessé ? Pourquoi avez-vous si mal ? s'inquiéta Mam'.

— C'est un mal qui m'est venu à force de peindre... » soupira-t-il.

Peindre ? Peintre ? Lui, Don Alfiero, l'oncle de l'amie de mon père ? J'essayai aussitôt de me le représenter dans la combinaison blanche des peintres en bâtiment, en équilibre au sommet d'une échelle, armé de rouleaux et de brosses, en train de badigeonner un mur en sifflotant. Mais cette image eut à peine le temps de s'ébaucher qu'il précisait ne pas être peintre en bâtiment, comme Mam' aussi l'avait cru, mais *artiste peintre*.

L'Oncle se mit aussitôt à nous raconter sa vie. Et c'est ainsi que Dieu, Giotto et l'arthrose égayèrent nos soirées de printemps.

Comment avait-il ruiné son pauvre dos et ses jambes qui peinaient tant à avancer ? Et ses bras, ses pauvres bras, les épaules, surtout, qui n'étaient que douleurs ? Et ses mains ? Ah ! ses pauvres mains dont les doigts se transformaient la nuit en un bois plus dur que le fer, et

le tiraient de son pitoyable sommeil. Mam' voulait-elle savoir d'où lui venait cette avalanche d'afflictions. Nola, Caserta, Avellino : voilà d'où cela venait ! Des innombrables chapelles dont il avait ressuscité les murs éteints. Voilà. Nola, Caserta, Avellino, et aussi de San Giorgio, Santa Rita et tous les autres saints du calendrier. Dans la froideur des chapelles, recroqueillé sur un échafaudage, ou bien allongé, le corps étiré à l'extrême, il avait rappelé à la vie les vieilles silhouettes mangées par l'humidité des murs et il en avait créé de nouvelles, redonnant vie et lumière à des lieux étouffés sous le chuchotement des prières. Des années. Toutes les années de sa longue vie passées là-haut, près des voûtes, à tenir à bout de bras pinceaux et brosses, à être inondé de peinture. Certains pigments avaient réussi à passer la barrière de ses lèvres et de sa peau, ils avaient migré jusque dans ses organes, qu'ils avaient commencé à boulotter. Il récita leurs noms comme s'il s'était agi d'un rosaire : *Saint-Solvant, éther, pigments, cadmium, jaune, rouge et orange, Saint-Plomb.* La peinture avait animé ses années de jeunesse, avant de le dévorer, plus tard, et c'est elle qui l'emporterait bientôt. Voilà ce que disait l'Oncle. Il nous raconta encore, avec force détails, les scènes évangéliques dont il orna pendant dix ans le plafond d'une église, près de Nola. C'était là, affirma-t-il, sur cet échafaudage, que son pauvre dos avait pris la forme bombée qui le caractérisait depuis. Toute l'église,

il avait décorée ! Pas uniquement le plafond ! Les gens venaient du monde entier pour admirer l'œuvre de Don Alfiero di Maio. Oh, rien du tout à côté de Giotto ou de Michelangelo, qu'on n'aille surtout pas croire qu'il oserait se mesurer à ces divinités du pinceau. Mais tout de même... Tout le Nouveau Testament y était passé, et surtout la Passion du Christ. Un Christ par ici, un Christ par là. Tous les Christs qu'il avait représentés, prêchant, communiquant avec le Père, rendant leurs jambes aux paralysés, leur yeux aux aveugles, Christ debout, en marche, immobile, prêchant, en croix, allongé... « Ah !... le Christ, *figlia mia*... Si vous saviez l'effet que cela fait, de peindre le Christ. Votre cœur se transforme. Vous sentez Son Amour Divin infuser dans vos veines alors que vous cherchez la ligne de sa joue, la courbe de sa paupière. Vous savez ? l'Amour du Christ ! (Il insista lourdement de la voix et du regard). Celui qui se sacrifie ! Celui qui donne sa vie à cause de vos péchés... Et sa souffrance. Sentir sa souffrance envahir votre propre corps. (Mam' ferma à demi les yeux ; de ses lèvres s'échappa un petit bruit de succion.) Nos souffrances ne sont rien, absolument rien, à côté des souffrances de notre Seigneur Jésus. Vous comprenez cela, *figlia* ? »

Il nous tartina en long, en large et en travers. Jésus par-ci, Jésus par-là. La croix, les épines, les coups de fouet, le corps décharné, les plaies, les déchirures, la chair morte, la chair ressuscitée. Et la Vierge, ah, la

Vierge ! Sa femme lui servait de modèle pour les descentes de croix. Cette belle figure qu'elle avait, burinée par la vie ; l'image même de la modestie d'une femme dévouée. Et pour la vierge à l'enfant, *mia nipote !* C'était sa nièce, l'amie de mon père, l'ange absolu, avec son profil virginal et la douce expression de son sourire, qui illuminait la voûte des cieux... Mais arrivé à ce point précis de son récit, il dut noter la vilaine expression de contrariété qui s'était dessinée sur le visage de Mam'. Intuitif ou avisé, il n'insista pas sur l'anatomie de sa nièce et ses chairs frémissantes de vie. Il revint prestement au merveilleux corps de Jésus et à l'échafaudage, cet échafaudage au sommet duquel il dut se hisser et se maintenir des heures, des jours, des semaines, des mois entiers, là-haut, le nez collé à la voûte, les éthers de *Saint-Solvant* dans les poumons et *Saint-Plomb* dans les veines, le mal de dos et la planche pour dormir.

Émerveillé, mon père buvait ses paroles. À aucun autre moment de sa vie, il n'avait été aussi captivé et enchanté que ce soir-là, à l'exception du 17 juin 1970, lors de la demi-finale Italie-RFA.

*

Je ne saurais dire combien de fois l'Oncle vint nous voir. Je me souviens des deux premières soirées, celles où il arriva en compagnie de mon père ; mais il y en eut d'autres où il arriva par je ne sais par quel moyen de locomotion, car il ne conduisait plus depuis belle lurette — détail qui pourrait passer pour accessoire, mais qui fut à l'origine de la chute tragique de cette histoire.

La première visite de l'Oncle nous avait prises au dépourvu, nous avions été fascinées par son extravagance, et tout s'était déroulé d'une façon tellement inattendue que nous n'avions pas immédiatement réfléchi au but de ses visites. Mais qu'il revienne seul, en l'absence de Croc-Dur, finit cependant par nous intriguer et même nous inquiéter un peu.

Ai-je déjà mentionné qu'il était très laid ? Il était affublé d'un visage chafouin. L'air doucereux qui suintait de ses expressions instillait le trouble dans nos esprits. Après sa troisième ou quatrième visite, un malaise nous envahissait quand nous découvrions sa silhouette livide sur le seuil de notre porte.

Un soir, en présence de mon père, l'Oncle annonça à Mam' qu'il avait un cadeau pour elle. Je m'attendis à le voir exhiber un paquet, mais mon enthousiasme retomba quand je le vis fouiller son porte-carte pour en extraire un petit bristol replié. Comment pouvait-il appeler "cadeau" le morceau de carton imprimé qu'il déposa au centre de la table d'un geste solennel, mais

qui me sembla totalement déplacé. On se regarda, avec Mam', déçues et gênées. Mais avant que Mam' ne débite un quelconque remerciement de circonstance, l'Oncle nous éclaira sur la valeur occulte de la carte, laquelle représentait le portrait d'un homme au sourire triste. « C'est une relique, commença-t-il. Une relique de Padre Pio », précisa-t-il, comme si cela avait eu le pouvoir de transformer un bout de bristol en trésor inestimable, dépassant le vulgaire concept de cadeau. Mais nous ignorions qui était Padre Pio, nous entendions ce nom pour la première fois. Ébahis, consterné et carrément scandalisé, l'Oncle nous révéla l'identité de Padre Pio : un saint. Un saint ! Et on n'en avait jamais entendu parler ? Depuis près de cinquante ans, Padre Pio portait les stigmates de Jésus, et l'on n'était au courant de rien ? Désespéré, il ne cessait de se tourner vers mon père, cherchant auprès de lui une explication à notre ignorance crasse. Il était dépassé, l'Oncle. Mais il avait beau insister *stigmates-ci, stigmates-là*, nous n'avions pas la moindre idée de ce qu'il entendait par *stigmates*. C'était gênant de le lui avouer, surtout qu'il venait de s'embarquer dans les chiffres, jetant pêle-mêle les millions de confessions reçues par Padre Pio, les millions de messes qu'il avait déjà données, les millions de millions de lires offerts par les fidèles et redistribués dans les bonnes causes. Tout l'être déformé, chétif et contrefait de l'Oncle s'arc-boutait au-dessus de la table

et du portrait imprimé. Un beau visage, certes, un pauvre sourire, oui. L'Oncle n'en pouvait plus, il frisait l'apoplexie. Mais les guérisons miraculeuses et tout ça... Comment pouvions-nous ne pas savoir ? Dans quel monde impie vivions-nous donc ?

Plus il en rajoutait, plus je louchais vers le sourire du saint, vers son doux visage tellement triste, alors que l'Oncle se laissait transporter par un élan sacré, et que sur le visage de Mam' se succédaient les expressions les plus contradictoires, de l'émerveillement à l'hilarité.

Enfin l'Oncle en eut fini avec l'histoire de Padre Pio et la liste de ses miracles. Il se tourna vers Mam' pour ne s'adresser plus qu'à elle, à elle seule. Il la fixa droit dans les yeux, sa barbichette voltigeant, épousant les soubresauts de son menton, et ses mains blanches virevoltant comme les ailes d'un papillon. Il lui révéla une vérité sur elle-même, dont personne ne lui avait encore parlé ; il lui révéla l'étendue du mal qui avait gangrené son âme ; il lui révéla qu'elle était en état de péché mortel et qu'elle devait d'urgence se rapprocher de Dieu. Ses mains déformées par l'arthrose saisirent le petit carton replié en deux, l'ouvrirent et le brandirent sous le nez de Mam'. Là, la relique ! Elle était là ! C'est grâce à elle qu'allait s'accomplir le miracle de la transformation de son âme perdue ! Grâce à la relique du stigmatisé, son âme noire et lourde allait se transformer en pure colombe ! Il agitait le carton une

fois sous son nez, une fois sous le mien. La relique était à l'intérieur ! Mais j'avais beau écarquiller les yeux, je ne voyais absolument rien, à l'exception d'un petit point noir pris dans une goutte qui semblait être de la cire. Décidément, nous faisions le désespoir de l'oncle ! Ce qu'on prenait pour un vulgaire point noir était en réalité un morceau de la soutane de Padre Pio, un microscopique morceau de tissu imbibé du sang de ses stigmates. Et cette sainte relique valait plus qu'une fortune. Il changea alors encore de ton pour expliquer à Mam' le mode d'emploi de cette merveille. À genoux, tous les jours, à heure fixe ! Une heure par jour, pour commencer, et plus au fil du temps. À genoux devant le Saint ! Et des prières pour sauver son âme des "cosaques", comme le faisait Padre Pio. Elle devait s'y mettre dare-dare. Elle avait du pain sur la planche ! Tant de péchés s'étaient accumulés, comme la jalouse, la méfiance, la méchanceté, l'avarice, le manque de foi, et qui sait, la diablerie. Mais tout bon chrétien sait que la prière fait des miracles, et des miracles, Padre Pio en faisait tous les jours.

Quant à moi, quant à moi, j'étais *carina*, mignonne, tout le portrait de Giggino, mais il fallait quand même reconnaître que mon éducation laissait à désirer. Je devais apprendre à me tenir. Je devais acquérir les bonnes manières. Je comprenais l'italien, certes, mais je ne le parlais pas, et c'était une honte. Et puis il fallait

s'assurer que je maîtrise tout ce qu'une honnête femme est censée connaître pour satisfaire aux besoins de sa future famille. Comment ? Que lui disait Giggino ? Je n'avais pas encore de *promis* ? Alors là, c'était la meilleure !

Je n'avais pas du tout apprécié cette sortie de l'Oncle à mon propos. Si prier devant un poil de soutane était au final assez anodin, il n'en allait pas de même de cette intrusion dans ma vie. Je m'affolai, d'autant que je voyais que mon père buvait les propos de l'Oncle et opinait du chef à tout va. Aussi, c'est avec un soulagement indescriptible que j'appris en cette fin de soirée le départ de l'Oncle pour l'Italie, et son absence durant quelques semaines.

*

« Pourquoi il m'a offert cette saloperie ? » me demanda Mam', le lendemain. Elle était sidérée. Il faut dire que l'Oncle y était allé un peu fort avec ses histoires de prières et de “cosaques” que Mam' était censée renvoyer dans les chaudrons de l'enfer. L'Oncle avait franchi la ligne, mais en venant défier Mam', il ne savait pas, le pauvre, à qui il s'était frotté. Il ignorait jusqu'où cette Médée était capable d'aller.

*

L'Oncle parti pour l'Italie, nos soirées redevinrent moroses et routinières. Aux alentours de dix-neuf heures, la porte grinçait, livrant le passage à Croc-Dur-Capone. Le masque que mon père avait abandonné au temps des visites de l'Oncle était revenu se coller à la peau de son visage. Il lisait le journal, fumait ses cigarettes, écrasait ses mégots au sol et filait ensuite au lit pour jouer son concerto de ronflements.

La question de Mam' à propos de la véritable nature du cadeau de l'Oncle restait en suspens, et la relique ne tarda pas à fatiguer ses méninges. « On ferait mieux de la jeter ! me dit-elle quelques jours plus tard. Mais si on la jette ou si on la brûle, c'est sûr qu'il nous arrivera un malheur ! » Depuis que nous avions trouvé la signification du mot stigmate dans le dictionnaire, Mam' ne savait plus quoi faire de l'image pieuse, et elle en était à se demander si, au bout du compte, le but du cadeau n'était pas précisément de la forcer à s'en débarrasser, pour que le malheur puisse la frapper gaîment.

Elle avait au fil des jours testé diverses cachettes, cherchant la plus adéquate pour la sainte relique. Au tout début, quand elle lui accordait encore une influence bénéfique, elle l'avait rangée dans un repli de son portemonnaie, mais, prise de doute sur les réelles intentions

de Padre Pio, elle l'en avait retirée. La relique avait alors atterri dans un tiroir du buffet, puis de la table de chevet. Mais il suffisait qu'elle ouvre un de ces tiroirs pour se retrouver nez à nez avec le saint qui la regardait, prétendait-elle, d'un œil réprobateur. Alors elle l'avait déposée sur le dessus de l'armoire, mais seulement quelques secondes, car le voisinage de la carabine 22 long rifle ne lui semblait pas approprié. Elle avait fini par la glisser sous une pile de linge. Mais où qu'elle soit rangée, et se moquant des obstacles, qu'ils fussent de bois ou de tissu, la relique émettait une vibration sourde dans laquelle baignait tout l'appartement. « J'ai l'impression qu'il veut me parler ! » me confia Mam', aux limites de la tension nerveuse. J'étais curieuse de savoir ce que Padre Pio aurait pu avoir à lui dire, et du coup j'essayai à mon tour d'entrer en communication avec lui. Mais j'eus beau fixer son portrait, et même le défier, Padre Pio restait muet. « C'est à moi que l'Oncle l'a donnée, m'expliquait Mam'. Alors, forcément... » Au bout de quelques jours, il fut établi que l'Oncle avait ensorcelé la relique avant de l'offrir à Mam' et ce, dans le but évident de la faire crever. À force d'en parler, le sens de ses visites avait fini par nous apparaître dans toute son évidence. Il aurait suffi que Mam' s'agenouille une seule fois devant l'effigie du saint et se mette à prier, comme le lui avait intimé le vieux, pour qu'elle se retrouve *emmasquée* le reste de ses jours. Tout devenait

lumineux : l'Oncle était venu chez nous dans l'intention d'assassiner discrètement Mam'. Il était venu pour dégager la voie à sa nièce, la *putain italienne*. Quant à moi, comme il l'avait glissé lors de sa dernière visite, ma place était dans un couvent. C'était là-bas, dans une institution près de Florence, que j'irai croupir dès que Mam' serait morte et enterrée. On y prendrait soin de moi, comme nulle part ailleurs, et je n'en sortirais qu'à l'âge de dix-huit ans pour épouser un illustre inconnu. Eurêka! C'était l'évidence même. Rien, jamais, n'avait été aussi clair. La défiance et la haine de Mam' envers l'Oncle et Padre Pio prenaient des proportions alarmantes. Elle les confondait, faisait des deux un amalgame qui puait le soufre. Tous nos autres sujets de conversation étaient tombés aux oubliettes.

De jour en jour, elle arrivait à me persuader que nous courions, elle et moi, des dangers inouïs. Habituellement peu démonstrative, elle me prenait dans ses bras, me serrant contre elle, à m'étouffer. Elle me faisait signer des pactes, qui nous liaient à la vie à la mort. Rien ni personne ne nous séparerait, et tant qu'il lui resterait un souffle de vie, je ne franchirais jamais le seuil de ce couvent de bonnes sœurs florentines. La *putain italienne* n'arriverait jamais à ses fins !

Je ne savais plus que faire pour calmer cette tourmente. Elle fut bientôt persuadée que Padre Pio en personne l'avait *enfascinée*. Elle en voulait pour preuve

les ennuis qui s'étaient mis à l'accabler. La panne de la radio qu'il avait fallu faire réparer et, dans la foulée, celle du moulin à café ; une facture d'électricité plus salée qu'à l'ordinaire ; le talon d'une de ses chaussures qui avait lâché en route ; la poêle à frire qui se mettait à accrocher... Tout était de la faute de ce salopard d'Oncle et de son saint maudit. Et puis ce saint, qui en avait déjà entendu parler ? N'était-il pas plutôt une invention de ce vieux débris, de cette vieille carne de Di Maio ?

Quand la gravité de la situation la rendait intenable, nous nous précipitions à la chapelle de Notre-Dame-de-Pitié, en qui Mam' plaçait sa confiance. Nous restions longtemps agenouillées, jusqu'à en avoir des fourmis dans les jambes. « Notre-Dame-de-Pitié, dites-moi ce que je dois faire pour empêcher l'Oncle de briser mon ménage. » Mam' marmottait des prières, des questions, puis elle attendait une réponse, silencieuse, mais sur le qui-vive. « Notre-Dame-de-Pitié faites que la *putain italienne* reste chez elle. »

C'était une très jolie petite chapelle, érigée au sommet d'une colline face à la mer, ceinturée de pins parasols, de yuccas, d'aloès, de buissons sauvages et de cistes. Un site suspendu, silencieux, solitaire, en prise aux vents du large. « Notre-Dame-de-Pitié, protégez-moi de ce Padre Pio. » Mes yeux accoutumés à la pénombre détaillaient les ex-voto, les figurines de plâtre de la

Vierge, de Sainte-Rita, de Notre-Dame-de-Pitié, la vieille broderie de la courtine et du dossal. « Sainte-Vierge, Jésus, donnez-moi la force de détruire tous ces salopards. »

« Va allumer un autre cierge, toi. Tiens, prends les sous. »

Je quittais alors le banc avec mille précautions pour ne pas rompre le tendre silence de la chapelle, mais il m'arrivait toujours de me cogner quelque part, et le bois retentissait, déchirant la paix de l'endroit.

Mam' arrivait au bout de ses prières et se signait. Avant de quitter la chapelle, nous nous retournions vers l'autel plongé dans la pénombre et nous trempions nos doigts dans les quelques gouttes d'eau bénite qui humidifiaient le fond du bénitier. Nous regardions une dernière fois Jésus planté sur sa croix, et à cet instant, je crois bien que, pour quelques secondes, nous devenions des anges. Nous flottions, de la fraîche pénombre vers la vive lumière du dehors. J'avais le sentiment que nous venions d'être bénies. Nous avancions vers la mer et le ciel confondus, vers le bleu pur. Fugace moment de grâce, à l'issue duquel reprenait le duel entre nos ténèbres et l'étincelle de lumière qui venait de jaillir. Prise de tristesse, j'étais alors persuadée que c'était sur nous que Notre-Dame-de-Pitié versait ses larmes, car dans son infinie sagesse elle avait compris depuis longtemps que nous étions perdues pour le Ciel.

Nous reprenions les chemins de terre battue, sous l'éclat du soleil, dans le vent qui fouettait nos visages et faisait voler nos cheveux noirs. Nous rentrions chez nous, vite, toujours vite, filant, toujours pressées.

*

L'Oncle n'était pas réapparu depuis une bonne quinzaine, temps que nous avions mis à profit pour ressasser ses propos mémorisés dans le moindre détail. À force d'y réfléchir, Mam' était sûre d'avoir maintenant percé à jour la véritable intention du vieux. Selon elle, il était venu préparer le terrain pour amorcer un rapprochement entre nous deux et les Di Maio. Mais dans quelle finalité, sachant que sa nièce était aussi la putain de mon père ? Et si mon père était bigame ? Cela n'expliquerait-il pas les réticences qu'il avait eues à se marier, alors même que j'étais née ? Mam' n'avait-elle pas dû recourir à l'intervention épistolaire de ma grand-mère ? Quand on mettait bout à bout tous ces indices, loin d'être farfelue, l'hypothétique bigamie de mon père aurait pu expliquer bien des choses incompréhensibles autrement, comme par exemple l'indifférence dont il la payait en retour, ou son habitude de l'envoyer bouler avec pertes et fracas dès qu'elle s'approchait de lui pour une caresse, ou encore son absence de sentiment et de désir. La bigamie de mon père éclairait tout. « Tu l'as

entendu quand il a parlé de les faire venir à la maison ? » Comment aurais-je pu oublier cet intermède joué par mon père, lors de la dernière visite de l'Oncle ! Il avait pris la parole pour s'adresser à Mam', il avait fait deux ou trois longues phrases pour lui suggérer de se coller au fourneau, un de ces quatre, afin de préparer un bon repas aux Di Maio. *Hein, Spampànà ? Montre-nous que tu es moins bête qu'une bourrique.* Aussi, la tension de Mam' ne faisait que grandir. Elle s'attendait à ce qu'il lui annonce un soir ou un matin, juste avant de partir travailler : « *Spampànà, prépare à manger. Ils viennent ce soir.* » Et pour l'humilier davantage, il jettait négligemment quelques gros billets sur la table, parce que si nous, nous pouvions bouffer de la merde, à eux il faudrait servir des ortolans ! Elle devenait folle. « Qu'est-ce que je fais ? Heiiiin ? Qu'est-ce que je fais moi????, s'il me dit ça ? »

Elle avait beau retourner la situation dans tous les sens, tous les scénarios se concluaient inévitablement par un drame. Allez, elle voulait bien accepter de recevoir l'Oncle, la tante et la putain ; après tout, pourquoi pas si cela lui permettait de les empoisonner tous ? Et elle se demandait, des heures durant, quel pouvait être le goût de la mort-aux-rats. Amer, sûrement trop amer. Le genre de goût qui ne peut pas passer inaperçu. Mais, du coup, avec quoi d'autre les empoisonner ? Au bout d'une heure, elle parvenait à la conclusion que l'empoisonnement à la mort-aux-rats

n'était pas la solution. Elle devait trouver une manière plus simple d'agir. Elle pensa alors à l'acide muriatique. S'en procurer n'était même pas compliqué, puisqu'on en trouvait dans toutes les drogueries ; on en utilisait parfois pour détartrer les cuvettes des WC. Les réactions du produit au contact de la faïence nous laissaient imaginer le résultat sur la gueule de la putain : chair qui fond et part en lambeaux, hurlements de douleurs. La scène séduisait assez Mam', et elle était à deux doigts d'opter pour cette formule quand une idée plus simple, dont je fus l'auteure, s'imposa. Pourquoi se torturer l'esprit avec des scénarios aussi hasardeux et compliqués, alors que nous étions armées ? Il y avait bien une carabine 22 long rifle au-dessus de l'armoire, non ? Et une pleine boîte de munitions. Inutile, donc, d'aller chercher des poisons extraordinaires, inutile de risquer de nous brûler nous-mêmes en jetant de l'acide. Il suffisait d'installer Antonietta à une place stratégique, puis l'une de nous irait discrètement prendre la carabine, et ce serait une rigolade de lui tirer une balle à bout portant dans la tête.

Mam' m'écouta avec respect, me considéra longuement avec attention.

« C'est une bonne idée, finit-elle par admettre. C'est moi qui la buterai. »

Convenons que ces jours n'étaient pas des plus sereins. Je m'entraînais au maniement de la 22LR. Au cas

où Mam' se dégonflerait au dernier moment ou soit bêtement empêchée par un impondérable, je voulais être en mesure d'intervenir. Je devais donc me familiariser avec les formes de la 22, sa longueur et son poids sur mon épaule. Je m'entraînais à charger, viser, et je faisais mine de tirer à la hauteur où j'imaginais que se trouverait la tête d'Antonietta. Je m'entraînais à charger, décharger, recharger, des fois que je doive tirer plus d'une seule fois. Sans rien dire à Mam', j'avais changé la carabine de place. Elle était maintenant dans l'espace libre entre le mur et l'armoire, un endroit beaucoup plus pratique pour la récupérer, le moment venu. Je répétais les moindres gestes que j'aurais à reproduire : je quittais la table de la cuisine, fonçais dans la chambre, saisissais la 22, faisais pivoter et reculer le verrou, y introduisais une balle, revenais en hâte, me postais et faisais mine de tirer. Pan ! J'étais devenue capable de verrouiller ma cible en un temps record.

Mais comme souvent dans la vie, les choses se passèrent différemment. Il n'y eut aucune invitation, aucun repas, pas de suspens ; les événements nous tombèrent sans prévenir sur le dos ; et quant à Croc-Dur-Capone, il ne joua qu'un rôle insignifiant.

*

Toc-toc-toc.

« Qui ça va être, *encore* ? » me chuchote Mam', d'une voix blanche.

Toc-toc-toc.

Mille images, mille pensées inhibant toute action traversent nos esprits. Quelque chose nous pousse à penser que c'est *lui* qui revient. Ce jeudi après-midi, nous avons ressorti les couleurs de madame Alice et, pour la première fois depuis des mois, nous nous sommes remises à peindre pour calmer nos nerfs en pelote. Ce *toc-toc-toc* vient de briser notre fragile sérénité à peine recouvrée.

« Vas-y, toi », me chuchote Mam'.

Le corps lourd et l'esprit amer, je me dirige vers la porte et pose une main sur la poignée, pressentant tout ce qu'il y a dans ce geste de décisif et de fatal.

C'est lui, bien sûr ! Sur le coup, je suis impressionnée, car il semble rajeuni de dix ans. L'air de l'Italie sans doute. Toujours aussi distingué dans son costume trois-pièces, avec son feutre élégant et sa canne à pommeau, il me sourit. Ce n'est pas n'importe quel sourire, mais celui d'un homme réconforté, je dirais presque : comblé ; un grand sourire ravi.

J'entends le crissement des pieds de la chaise que Mam' tire avec rage, et son pas précipité dans mon dos. Elle me pousse de côté sans ménagement pour s'encadrer dans l'embrasure de la porte. « Qu'est-ce que

vous nous voulez *encore* ? siffle-t-elle. Qu'est-ce que vous venez chercher chez moi ? » Son corps entier est secoué d'une sauvagerie qu'elle ne contient déjà plus. La figure de l'Oncle se décompose ; son visage traduit d'abord la surprise, puis l'incompréhension. « *Ma perchè... Come...* » commence-t-il. « *Perchè-come* ? reprend Mam', folle de rage. *Perchè-come* vous avez cru me la mettre avec vos boniments, avec votre saint à la con ? Vous avez cru que j'allais me laisser faire ? Mais pour qui vous me prenez, à la fin ? » Je vois alors clairement que l'Oncle est fichu. Chaque fois qu'il essaie d'en placer une, chaque fois qu'il esquisse un geste, Mam' l'écrase sous l'injure, le roulant, lui et Padre Pio, dans une fange immonde. Le vieux est en train de découvrir un peu tard l'étendue du désastre. Bien loin de les avoir mis en veilleuse, la relique a réveillé au contraire tous les “cosaques” de Mam'. C'est pour lui une Bérézina, mais il ne se soumet pas encore. Il découvre un phénomène, que son ami Giggino lui a peut-être décrit, auquel il n'avait certainement pas cru, mais dont il est à présent le témoin direct : les *fonfonis* de Mam', l'expression de sa révolution intime, de son chaos intérieur, de sa transe à ciel ouvert. Et je dois avouer que même moi, qui les connais pourtant comme le fond de ma poche, je trouve hors compétition les *fonfonis* de ce jour-là. Mam' se surpassé. L'idée d'aller chercher la 22 long rifle pour chasser l'Oncle ne me frôle même pas, tant je suis fascinée par le spectacle. « C'est briser mon

ménage, que vous voulez ? Dites-le que c'est ça ! » L'Oncle essaie vainement d'en placer une, mais Mam' est en plein dans son rôle. J'ai l'impression qu'elle ne va plus tarder à lui sauter dessus, et il doit partager le même sentiment, car il recule vivement de deux pas. Une fois son équilibre retrouvé, il écarte les bras, tenant dans une main son chapeau gris, dans l'autre sa canne à pommeau, et il ouvre grand la bouche, me faisant alors penser à un chanteur d'Opéra prêt à lancer la première note de son aria.

« È qui ! » (Elle est là !)

Poussé avec toute la puissance de ses poumons, ce beuglement crée après lui un silence identique à celui qui suit l'explosion d'une bombe. Il a gagné son instant de pause, et pressentant qu'il sera bref, il s'empresse d'ajouter : « Antonietta. Elle est là. Elle est venue de Naples, juste pour vous voir et pour connaître la jolie petite fille de Giggino. » Il n'y a aucune véhémence dans le ton de sa voix ni dans l'expression de son visage. Il s'est exprimé avec pondération, d'une façon si claire et naturelle que j'en suis ébranlée. *Une dame venait de Naples, nous rendre une visite de courtoisie. Et c'était tout.* Ce n'est que cela ! Des gens cultivés et raffinés ont la bonté de s'intéresser à deux harpies, deux forcenées possédées par leurs visions. Le démentiel château de cartes que j'ai construit durant des jours et des jours sous la férule de Mam' vient de s'écrouler. Durant un bref moment, je

nous vois telles que les autres doivent probablement nous voir, et j'en suis abasourdie. L'Oncle met à profit cet instant de trouble pour retrouver la contenance d'un vénérable vieillard déformé par l'exercice de son art. Mais je n'ai pas le loisir d'approfondir le trouble causé par cette révélation, car Mam' vient de repousser l'Oncle qui chancelle dangereusement.

D'un bond elle saute dans le jardin, et à partir de là tout s'enchaîne très vite. Dès qu'il voit cette furie se propulser en direction du portail, l'Oncle se lance à sa poursuite. Une voiture, occupée par deux femmes en train de bavarder, est garée dans l'impasse. Au volant se trouve la plus âgée des deux, une dame élégante, aux cheveux gris ; la plus jeune est assise sur le siège arrière. L'Oncle, tant bien que mal, rejoint Mam' qui s'est plantée au milieu du jardin, comme hypnotisée par la voiture, et il lui hurle de ne pas commettre une folie. Ses cris alertent les deux femmes, qui se retournent ensemble vers nous. Comprenant qu'il n'obtiendra jamais gain de cause, l'Oncle dépasse Mam', courant aussi vite qu'il peut vers le portail, tout en beuglant à sa femme de lancer le moteur. Ce qu'elle fait aussitôt. L'Oncle n'a pas passé le portail, que Mam', sentant sa proie lui échapper, ramasse une poignée de graviers qu'elle jette en direction de la voiture. La conductrice se protège instinctivement le visage quand la grêle de cailloux atteint la carrosserie, et le moteur qu'elle avait

lancé cale aussitôt. L'Oncle passe le portail comme s'il avait le diable à ses trousses, alors que, prise de panique, sa femme fait mugir le boîtier de vitesses. Mam', elle, s'est déjà penchée pour attraper d'autres poignées de graviers dont elle bombarde la voiture, et avant que l'Oncle ne soit arrivé à hauteur de la portière, il en prend quelques-uns sur la tête. Je l'entends, lui pourtant si distingué, nous lancer une bordée d'injures. Mais plus rien ne saurait arrêter Mam' ; comme une machine, elle arrache le gravier par poignées et, sans viser, comptant uniquement sur le nombre, elle canarde à tout va devant elle. La voiture roule déjà, alors que le vieux n'est pas encore installé sur le siège. La portière-passager claque enfin et, tête rentrée dans les épaules, la conductrice accélère à fond, en faisant rugir le moteur.

Au mépris des cailloux sifflant dans sa direction, Antonietta a descendu la vitre arrière par laquelle elle a passé le haut de son corps. Elle agite la main dans ma direction. Elle m'appelle, m'envoie des baisers, gesticule comme une mère en détresse à qui on arrache son enfant. Je sais alors que je ne l'oublierai jamais.

Je ne l'ai jamais oubliée, et je la revois, et je l'entends encore me dire *Anna ! Carina ! Ti voglio tanto bene !*¹

Mam' continue de bombarder la voiture de graviers. Elle est à bout de souffle et ivre de fureur. Ne comprenant plus rien à la situation, désorientée, mais

¹Anna ! Chérie ! Je t'aime tellement !

sentant confusément que je dois quand même prouver ma solidarité, je fais la première chose qui me traverse l'esprit et j'adresse à la voiture des rafales de bras d'honneur, assortis de *Salope ! Va crever !* en direction de la jolie jeune femme qui, pourtant, continue de me sourire en m'envoyant des baisers.

*

Le passage du cyclone avait duré moins d'une minute. Ensuite ce fut le vide, le silence. Plus de voiture, plus d'Oncle, plus de cris, plus de cailloux fendant l'air. Rien que le silence et le chant d'un oiseau sur une branche de l'eucalyptus, des trous dans les graviers et un doigt de Mam' qui saignait.

Avait-on fait ce qu'il fallait ? Le message avait-il été assez clair ? Est-ce qu'on ne venait pas de manquer l'occasion rêvée de tuer les Di Maio, en les invitant à entrer pour boire un café ? Iraient-ils se plaindre à *Capone* ? Auraient-ils ce toupet ? Et, dans ce cas, comment réagirait mon père ? Nous n'avions plus que ces questions en tête, et elles nous accablaient. Pour calmer Mam' et lui être agréable, je lui assurai qu'Antonietta n'était qu'une grosse truie, une pauvre conne, une minable. C'était un mensonge. Pour le peu que je l'avais aperçue, la putain était d'une beauté à

couper le souffle. Je n'avais encore jamais vu un visage aussi délicat, des traits aussi nobles, sauf sur les toiles de Raphaël, dans mon Larousse illustré. Et j'étais persuadée que Raphaël lui-même aurait choisi Antonietta parmi cent autres jeunes femmes pour incarner la Madone Sixtine. Plus de cinquante ans après, je la revois et j'entends encore sa voix charmante : *Carina ! Anna ! Ti voglio tanto bene !* Que cette déesse soit la maîtresse de mon père me semblait l'idée la plus saugrenue du monde.

*

Crispées, tendues, à deux doigts d'exploser, nous attendions le retour de *Capone*. Le sacrilège que nous avions commis ne pouvait que le contrarier. Il nous insulterait, nous battrait sans doute, s'en irait peut-être ou nous mettrait à la porte. Même si elle n'en disait rien, j'étais persuadée que Mam' envisageait un départ précipité, ce qui ne serait pas une nouveauté : combien de fois déjà n'avions-nous pas fui, sans même avoir le temps de boucler une valise !

Ce soir-là, nous eûmes largement le temps de macérer dans notre inquiétude ; *Capone* rentra tard. Aux alentours de vingt et une heures. Le bruit de son pas

tranquille monta du gravier, puis les gonds de la porte gémirent. Je ne décelai aucune balafre jaune sur ses pommettes, aucun signe de tension sur son visage fatigué. Je respirai alors plus librement. Comme moi, Mam' devait penser que les Di Maio en avaient pris pour leur grade, qu'ils avaient assimilé la leçon du jour et se tenaient à carreau.

À moins qu'ils n'aient pas encore eu la possibilité de contacter mon père. Le frisson du doute me titillait, brouillant mon optimisme naissant. Et si ce que je prenais pour un épilogue n'était qu'un intermède ? Si le pire était encore à venir ? Je lisais la même perplexité chez Mam', qui chipotait, l'esprit ailleurs. Elle enfonçait sa fourchette dans le tas de spaghettis, la tournicotait pour former une bouchée, suspendait la manœuvre, repartait, faisait encore une ou deux pauses avant de porter à sa bouche une portion de pâtes qu'elle mâchait, l'air absent.

Toc-toc-toc. Il était vingt et une heures passées, la nuit s'était installée, et nous n'avions pas entendu de moteur dans l'impasse, pas le moindre bruit. Rien ne pouvait être pire que ces trois coups frappés à notre porte. Mon sang se glaça aussitôt. Je lus la panique dans les yeux de Mam'. *Capone*, lui, se contenta de relever la tête, l'air interrogateur. L'espace d'une seconde, je m'autorisai à espérer que ce n'était que la propriétaire qui venait nous emprunter du sel ou un tire-bouchon. Mais toute autre

visite que celle de l'Oncle était improbable. « C'est foutu », me chuchota ma voix intérieure.

Sans attendre qu'on vienne lui ouvrir, l'Oncle poussa lui-même la porte et entra dans la cuisine. Il était raide et livide. Stupéfait, *Capone* jeta sa serviette sur la table et se redressa vivement. Il esquissa un sourire et, après avoir dégluti, s'adressa au vieux avec ses expressions raffinées. Les deux hommes s'enfermèrent aussitôt dans un conciliabule. L'Oncle, qui avait abandonné son bel italien, mitraillait *Capone* de ses récriminations. *Capone*, dont le visage se décomposait, passait de l'embarras à la stupeur puis au désespoir. Mam' quitta la pièce au moment où son mari catastrophé se répandait en excuses, en courbettes, en gestes obséquieux et autres marques de soumission, que l'Oncle recevait avec contentement. Compris, soutenu et flatté, il retrouvait une superbe qu'il devait pourtant reperdre tout de suite, car, au même moment, Mam' surgit de la chambre. Sur le coup, les hommes ne comprirent pas ce que leurs yeux voyaient ; c'était pourtant simple et lumineux : Mam' pointait la 22 long rifle à quelques centimètres de la tête du vieux. Mon rôle ! Elle me volait mon rôle ! Je la regardai, je l'admirai ; elle était folle, stupéfiante, elle était impériale.

Capone n'avait toujours pas pris la juste mesure de la situation. Son attention était toute dirigée sur la carabine, qu'il fixait avec l'air de se demander où il

l'avait déjà vue. Depuis le temps, il avait peut-être oublié l'existence du fusil et, surtout, de la boîte de munitions, qu'il avait pourtant lui-même déposée au-dessus de l'armoire. Il croyait sans doute que Mam' faisait son intéressante en agitant une arme vide sous le nez de l'Oncle, car il se mit en tête de résoudre le problème à sa façon. Adressant à l'Oncle un sourire d'excuse, il avança franchement sur Mam' pour la désarmer. Mais il lut dans nos regards assoiffés de sang et il comprit. Il vit ma grimace carnassière, il entendit le souffle rauque de Mam', et il sut à la seconde qu'il ne ferait jamais le poids.

De fait, tous nos regards convergeaient maintenant vers l'index droit de Mam' qui tremblait dangereusement, si près de la gâchette. Dans un éclair de lucidité, l'Oncle comprit qu'il était la cible, et même s'il ne connaissait rien aux armes à feu, c'était encore assez pour deviner ce qu'il lui resterait de cervelle si l'index de Mam' venait à glisser. Profitant de la légère diversion que Capone venait de créer, il se retourna avec la vivacité d'un jeune homme et plongea dans la nuit.

Quel plaisir de constater à quel point les rôles s'étaient inversés ! Le président Mao avait vu juste : *Le pouvoir est au bout du fusil !* Armée, Mam' était devenue maîtresse du jeu, et j'en ressentais une immense fierté. C'est elle qui tenait la 22. C'était comme avoir un full aux as au poker. Elle pivota sur elle-même. Elle visa mon père, qui essayait encore de la contourner pour la

désarmer. « Enlève-toi du milieu, fit-elle à mon attention. Je vais tirer ! » Se ramassant alors sur elle-même comme un cobra prêt à l'attaque, elle se dirigea vers la porte, laissant *Capone* immobile et muet. Elle le tenait toujours en joue, continuant à glisser jusqu'à ce qu'elle se retrouve dans l'encadrement de la porte. Quand elle sentit le vide dans son dos, elle virevolta, le tissu écossais de sa vilaine jupe trapèze tournoya autour de ses jambes, et elle sauta dans la nuit à la poursuite de l'Oncle.

Mon père me repoussa, saisit son blouson sur le dossier de la chaise et bondit lui aussi vers le jardin. Il hésita quand même un court instant sur le seuil. J'eus l'impression qu'il scrutait les ténèbres, cherchant à enregistrer le moindre bruissement. Puis il prit sa décision et s'enfuit en courant. Il allait chercher la voiture qui dormait dans garage à quelques centaines de mètres de là.

Seule, abandonnée de tous, je me décidai à partir à la recherche de Mam', que les ténèbres avaient engloutie. Passé le portail, je compris ce qui avait poussé mon père à courir chercher l'Opel. Il n'y avait aucune voiture garée dans l'impasse ni plus loin. L'Oncle avait dû se faire accompagner par sa femme, laquelle n'avait pas jugé bon d'exposer la carrosserie de sa Lancia flambant neuve à une autre grêle de cailloux.

J'accélérai le pas dans l'espoir de rejoindre Mam', quand il me sembla tout à coup percevoir un bruit en provenance du chemin du Rosaire. Je m'immobilisai. Oui, j'avais bien entendu. C'était un claquement sec, *clac-clac, clac-clac*, qui parfois ralentissait, parfois s'arrêtait avant de reprendre de plus belle, *clac-clac-clac* : le bruit des mules de Mam' frappant le revêtement de la route. Ces mules, ces sacrées mules, bon sang, comme elles devaient la gêner pour courir ! Quelle idée, aussi, de toujours récupérer les vieilles savates de mon père ! *Clac-clac, clac-clac*, elle était par là, vers le milieu du chemin du Rosaire, et à la course je pouvais la rattraper sans peine. C'était une nuit sombre et d'un calme inquiétant, il ne faisait ni chaud ni froid et le mistral était tombé, sans laisser derrière lui le moindre souffle de vent. C'était une de ces nuits sans lune, piquetées d'étoiles lointaines et froides. Pas un souffle d'air, juste la silhouette figée des arbres, la flèche menaçante des cyprès, l'ombre plus dense des maisons. J'eus l'impression que le temps ne passait plus, que j'étais sortie de la vie, libre et stupéfaite. Je me mis à courir.

Apparemment, l'Oncle se dirigeait vers le village. Mais le village était loin, et ses chances de rencontrer en chemin quiconque prêt à s'interposer entre la 22 de Mam' et sa vieille carcasse étaient nulles.

Pour la première fois de ma vie je me retrouvais seule dehors dans le noir. Je crus sentir la caresse de la mort

frôlant ma joue, ma jambe nue. *Clac-clac, clac, clac.* Les mules frappaient le sol à cinquante mètres environ devant moi. Je me raccrochai à ce tam-tam pour échapper à mes noires impressions qui ne demandaient qu'un petit coup de pouce pour se muer en une souffrance aiguë. Mam' irait-elle jusqu'au bout, cette fois ? Écrirait-elle le mot fin, ou me réveillerais-je le lendemain pour continuer à vivre la même histoire irrésolue ?

Soudain, à la faible lueur du seul réverbère à mi-parcours du chemin du Rosaire, je discernai la silhouette de l'Oncle. Mam' dut l'apercevoir aussi, car il y eut presque aussitôt une détonation. Elle venait de tirer. Je l'appelai. « Merde, je crois que je l'ai raté », me dit-elle, alors que j'arrivai à ses côtés. J'entendis le bruit caractéristique du verrou qui pivote, recule. Elle savait charger la 22 long rifle aussi vite que moi ! « Viens ! m'ordonna-t-elle. Tu vas voir, ce vieux connard, comment je vais lui faire bouffer son Padre Pio et sa putain de nièce. » Il y avait une joie dionysiaque dans sa voix. Je ne pouvais pas voir son visage, mais je l'imaginais lumineux, résolu, un visage de déesse antique. On repartit dans la nuit, plus fortes qu'une armée entière.

« Là ! »

Je venais de discerner la silhouette du vieux, noire sur fond noir ; j'avais perçu un mouvement.

« Où ?

— En bas du chemin, au croisement, là. »

Je chuchotai ces indications, car Mam' n'aurait pas vu mes gestes dans cette nuit d'encre. On repartit à toute allure. Avec une centaine de mètres d'avance, l'Oncle venait de déboucher dans l'avenue des Palmiers, et prenait la direction du village.

« C'est bon, fit Mam'. Je vais le buter. Il y a assez de lumière, là-bas. » On déboucha à notre tour dans l'avenue. On y voyait drôlement bien avec nos yeux accoutumés aux ténèbres. Mam' épaula, visa la silhouette chétive qui se hâtait devant nous. Son coup de feu retentit. Un chien se mit à aboyer. On marqua une pause, l'attention entièrement tournée dans la direction du vieux. Une lumière s'alluma dans la maison la plus proche. « Merde, je l'ai encore raté, fit Mam'. Il se tire, le salaud ! »

De fait, le vieux venait d'obliquer vers une rue adjacente. Il avait certainement réalisé que la lumière de l'avenue allait lui être fatale. La folle ne visait pas bien, certes, mais si elle se rapprochait – et elle allait se rapprocher – , comment savoir alors si, hasard aidant, elle ne finirait pas par mettre dans le mille ?

La décision du vieux nous compliquait la tâche. L'endroit vers lequel il se dirigeait était un enchevêtrement de maisons, de jardins, de parcelles de pinèdes, autant de possibilités de cachettes, voire de

fuite. Nous le savions, mais lui, le savait-il ? Certainement pas, et notre connaissance de la topographie nous donnait toutes les chances de l'avoir.

Je fus la première à entendre le bruit du moteur de l'Opel. « Croc-Dur ! » Mam' me tira par le bras, et l'on se glissa derrière un buisson de lauriers roses. La voiture passa à notre hauteur à très faible vitesse. Mon père devait scruter les ombres, à la recherche de l'Oncle ou de ce qu'il en restait. On le regarda s'éloigner vers le village et, dès qu'il fut assez loin, on jaillit de notre cachette pour reprendre notre course en direction de la ruelle où le vieux avait disparu. « On va l'avoir. On va l'avoir », s'encourageait Mam'. Mais Croc-Dur rebroussait déjà chemin, et les phares de la voiture revenaient vers nous. Une fois encore on dut se jeter dans l'ombre d'un buisson. « Tu crois qu'il nous a vues ? chuchota Mam'. — Je sais pas », répondis-je sur le même ton. On demeurait immobiles et tapies, alors que la lumière des phares fouillait les ombres. On retenait notre souffle, la voiture était là, tout près.

Et c'est alors que l'Oncle surgit du point d'ombre opposé au nôtre et se jeta presque sous les roues de l'Opel. « Merde ! fit Mam', on l'avait sous le nez, ce vieux débris. » D'un geste vif et nerveux, elle redressa le canon de la 22. La silhouette de l'Oncle se dessinait dans les phares. Avec sa bosse dans le dos et ses petites jambes arquées, il ressemblait plus à un insecte hideux qu'à un

être humain. Il avait perdu son chapeau et agitait sa canne comme un naufragé. De sa main libre, il tirait sur le col de sa chemise, puis, lâchant sa canne, il se mit à agiter les bras comme pour s'envoler. Mon père avait arrêté pile la voiture, dont il s'était éjecté pour aller récupérer ou plutôt ramasser ce qu'il restait d'un pantin disloqué. Quand il eut installé la loque sur le siège passager, il courut se remettre au volant, fit un demi-tour à l'arraché, en plein milieu de l'avenue, et s'éloigna à vive allure.

*

Il ne nous restait plus qu'à reprendre le chemin de la maison. Le chien aboya encore sur notre passage, mais l'occupant de la villa avait déjà éteint les lumières. Nous marchions calmement dans la nuit sereine, en nous tenant par la main.

Et ça nous prit tout d'un coup et au même moment : on se mit à rire ! Ça commença sous la forme de petits bruits de bouche et de gorge et, en une seconde, cela devint un spasme qui s'empara de nos cordes vocales. Dans un ensemble parfait, notre rire magnifique explosa. C'était un rire gratuit, une rugissante libération des tensions et des peurs accumulées. On progressait d'un pas ou deux, titubant, nous raccrochant l'une à l'autre ou aux arbres et aux clôtures pour nous

maintenir debout. Quand l'une réussissait à se calmer, l'autre s'entêtait à vouloir articuler un mot, faisant ainsi renaître de plus belle le fou rire qui remontait en nous et nous labourait les côtes de douleurs fulgurantes. Puis une urgente envie d'uriner nous prit tout d'un coup. Plus forte que le rire qu'elle étouffait, elle nous poussa à aller nous soulager dans le premier terrain vague accessible depuis le chemin.

« Haaaa! », explosa soudain Mam', chamboulée, alors que nous étions presque arrivées dans notre impasse. « Quoi, qu'est-ce qu'il y a », fis-je, alarmée par son ton redevenu sérieux. Elle avait oublié la carabine dans le champ où nous avions fait pipi. Notre fou rire, qui s'était calmé, reprit de plus belle. Et nous dûmes retourner dans ce champ de vignes en friche, pour retrouver l'endroit précis où nous avions baissé nos culottes, sauf que nous avions tant ri que nous n'avions prêté aucune attention aux lieux. Secouées par des restes de notre folle hilarité, nous cherchâmes à tâtons, mais impossible de remettre la main sur la carabine. Mam' finit cependant par la retrouver, alors que nous nous étions résolues à la laisser sur place jusqu'au lendemain. Après tout, elle ne se serait pas envolée.

*

L'histoire des mules nous fit rire longtemps, jusqu'à ce que cette aventure soit réduite aux dimensions d'un souvenir. *Clac-clac, clac.* « Combien de fois j'ai failli me casser la gueule! Ah, il a vraiment eu du bol que j'aie pas de vraies chaussures pour lui courir après. Il s'en serait pas tiré aussi facilement, je te prie de me croire ! »

Je me demandais parfois ce qu'elle avait voulu faire ou cherché à prouver, à se prouver, en courant après ce vieux débris. Elle aurait pu tirer pour de bon avec la 22, elle avait eu l'occasion de faire voler en éclats le crâne du vieux, mais je pense qu'au fond elle n'était pas si bête, qu'elle savait aussi calculer les risques. Et puis elle avait un autre plan bien plus sombre en tête.

Capone rentra fort tard. On fit semblant de dormir, mais la vérité est qu'on était mortes de peur dans l'attente de sa réaction. Il se mit au lit, sans même éclairer la pièce. Et ce n'est qu'une fois couché qu'il grommela sa conclusion :

« *Puozze schiattà, maudites sorcières. Connasses.* »

Dès le lendemain de cette bourrasque, notre vie ordinaire reprit le dessus. Le soir, *Croc-Dur-Capone* rentra avec des peintures de guerre qui balafrèrent ses joues d'une ligne jaune si épaisse que même Mam' put la voir. La cavalcade du vieux avait changé quelque chose dans nos rapports, mon père avait érigé des murailles de ressentiment entre lui et nous. J'étais depuis longtemps

habituée à ses silences, mais celui-ci était le plus lourd, le plus opaque de tous ceux que j'avais déjà connus, une véritable torture chinoise. Quand, par hasard, son regard rencontrait le mien, je sentais l'acier de sa haine et, pire encore, froid comme une lame qui tranchait mon cœur, je sentais son mépris. Des phrases chuchotées pour lui-même lui échappaient parfois ; elles avaient l'odeur suffocante du soufre, le relent aigre d'une vindicte qui ne guérirait jamais. Il mêlait à son français primitif des blasphèmes napolitains. *Puozze schiattà, janara.* Une espèce de folie émanait de sa personne.

Il ne me pardonnerait jamais.

Il avait tout compris, il savait que moi aussi j'avais frappé à la porte du diable et que le diable l'avait refermée derrière moi. Blaaang ! *Chitemmuort, Chitemmuort...* disait son lamento obscur, et que j'avais peur, au fond, de comprendre : c'était une prière qu'il adressait aux âmes du Purgatoire, pour qu'elles m'emportent dans leur linceul blême. De soir en soir, le voile de l'illusion enfantine se déchirait, je sentais monter l'odeur de putréfaction de notre gangrène familiale. Il m'arrivait parfois de prendre la mesure du mal irréparable que nous étions tous en train de commettre. Notre folie avait réveillé des démons et des fantômes, et ils campaient depuis dans ma nuit. *Chitemmuort. Que la mort noire prenne racine en toi,* me disait mon père. Il m'avait maudite.

*

Trois ou quatre jours après le grand soir, j'entendis Mam' pousser un cri de triomphe sauvage. Elle venait de découvrir la chronique nécrologique de *La République*. D'où pouvait lui venir une telle haine pour ses semblables ? Elle ne se contentait pas de se réjouir quand la foudre frappait son voisin (ce qui, déjà, en soi, aurait largement suffi), non, tout en elle se mettait à exulter devant le drame, l'idée même de carnage était comme un char qui la transportait de joie. Le remugle de la décomposition était doux à ses narines, l'hypothèse d'un bonheur simple l'ennuyait. Fille de Kali et d'Abaddon, son unique rêve s'appelait dévastation.

Je ne savais pas encore ce qu'elle avait découvert dans les colonnes nécrologiques, mais ce devait être suffisamment énorme pour qu'elle en fasse une victoire personnelle. Je la vis se précipiter en direction de l'armoire, je l'entendis ouvrir la porte à toute volée et fouiller fébrilement le contenu d'un tiroir. Frénétique, elle répétait : « Mais il est où ? Mais où il est ? Mais où je l'ai foutuuuu ? ». Au bout d'un moment, elle finit par retrouver la relique de Padre Pio. Elle la sortit et l'embrassa à plusieurs reprises avec dévotion. « Merci !

Merci ! Padre Pio, merci ! Vous m'avez libérée ! » Pendant ce temps, j'avais récupéré le journal. Un grand cadre noir occupait le centre de la page nécrologique. C'était l'avis de décès d'Alfiero Di Maio, célèbre artiste peintre Italien, décédé subitement à l'âge de soixante-seize ans. Sa famille dans l'affliction informait qu'une messe, et blablabla. Je repliai le journal, alors que Mam' psalmodiait encore mille remerciements à Padre Pio. Pour ma part, et contrairement à elle, je ne ressentais aucune exultation.

Oh, il était inutile d'être devin pour imaginer ce qui avait pu arriver à l'Oncle ; ses innombrables problèmes de santé et la nuit que Mam' lui avait fait vivre auraient suffi à l'envoyer dans la tombe. Mais je savais, moi, qu'en ce qui concernait la mort du vieux, il y avait autre chose derrière les apparences. Un forfait que je connaissais, pour en avoir été complice. Un crime que mon père suspectait, justement parce qu'il connaissait sa femme et son attirance pour les pratiques obscures. En vérité, Mam' n'avait pas uniquement anéanti le corps du vieux, elle était allée beaucoup plus loin.

« Tu vois ? (Elle en avait enfin fini avec ses effusions et revenait vers moi.) Tu vois ce que je te disais ? Ce vieux con était venu pour me détruire, mais c'est moi qui l'ai eu. Ils savent pas, tous, à qui ils ont affaire. »

Elle avait commis un crime parfait et s'en délectait. Un crime non seulement parfait, mais parfaitement

complet. Le vieux avait crevé *corps et âme*. Bien fait ! Bon, ceci dit, Mam' aurait été encore plus heureuse si cette pourriture d'Antonietta y était aussi passée. Hélas, celle-ci vivait toujours, puisqu'elle était mentionnée parmi les membres éplorés de la famille Di Maio. Mais qui sait ? La mort n'est pas le seul spectre qu'un vivant ait à redouter ; la maladie peut venir en porte-étendard, et elle sait comment vider sa proie, la triturer, la rendre méconnaissable. La silhouette d'Antonietta ravagée par un beau cancer de l'estomac ou du foie n'était-elle pas autant réjouissante qu'une Antonietta raide morte comme le vieux con ? Qui aurait pu jurer que les dés, dans l'ombre, n'avaient pas été déjà jetés et qu'ils n'étaient pas déjà en train de rouler ?

« Un miracle de plus, Padre Pio ! Un miracle de justice ! »

Mais Mam' aperçut mon visage sans joie, les traces du doute dans mon regard, et la vergogne surtout. « Et toi, toi tu te tais ! Tu m'entends ? Toi tu te tais ! Personne n'a besoin de savoir ce que je lui ai fait, au vieux. » J'étais évidemment la seule à savoir ce qu'*elle* lui avait fait, au vieux. Et franchement, à qui aurais-je pu me confier ? À qui aurais-je pu raconter ce qui s'était *réellement* passé. Moi-même je n'arrivais pas à y croire toujours. Ma raison en tout cas s'y refusait.

La peur, la honte, la haine avaient gagné nos âmes et, même si je n'avais que dix ans, je réalisai que Mam' nous

avait précipité tous les trois dans un abîme où nos esprits fragiles ne trouveraient plus de répit.